

PRIX MOSELLY 2020

Adieu, Lorraine...

C'est d'abord le bout de mon gant qui se fait happer. L'extrême bord de textile qui protège mon majeur droit. Quelques tout petits millimètres.

En une fraction de seconde, c'est la première phalange, la deuxième, puis mon doigt tout entier qui est entraîné. Et à sa suite, ma main. Tout va trop vite. Tout est trop bruyant, trop sombre, trop sale, trop chaud, trop moite. Je ne comprends pas encore ce qui est en train de se jouer.

La douleur me transperce le corps en un éclair : depuis cette main écrasée et déjà réduite à l'état de bouillie, jusqu'au plus profond de mon cortex. Mon corps s'arc-boute en réponse à la déflagration qui vient de faire sauter tout mon système nerveux. Chacune de mes fibres, toutes mes chairs sont broyées. Le craquement de mes os est assourdissant : il raisonne en moi et prend le pas sur la centaine de décibels crachée par l'usine en marche. Usine de production d'acier... usine mangeuse d'hommes ?

Mes connexions s'affolent, les neurones tentent de reprendre le contrôle. Peine perdue... mes jambes cèdent, mon corps entier lâche et se retrouve affalé sur la bande de métal en défilement. Cette tôle de trois millimètres d'épaisseur qui est en passe d'être laminée. Cette matière qui va être écrasée, allongée, déformée en passant entre ces bourreaux de cylindres en fonte de plusieurs tonnes. Si les réglages que j'étais en train de faire sont bons, elle n'en ressortira épaisse que de huit petits dixièmes de millimètres, très précisément. Tout comme mon corps.

Mon casque de sécurité se désolidarise de mon crâne et après une trajectoire hésitante roule vers la cage de laminage. Mon équipement de protection en plastique, bien dérisoire en de telles circonstances, est instantanément pulvérisé au contact des rouleaux en rotation et explose en centaines de morceaux qui viennent me cribler le visage.

Nouvelle onde de choc, le cerveau passe en mode survie, anesthésie la douleur et scanne la situation. Il faut stopper l'entraînement, arrêter cette foutue machine. L'arrêt d'urgence ! Que quelqu'un enfonce le bouton d'arrêt d'urgence ! Je m'époumone et hurle à me faire sauter les cordes vocales : « Au secours... au secours les gars, sortez-moi de là ! ». Mon bras encore libre s'agite, mes pieds engoncés dans des Rangers coquées dérapent

sur le sol grassex mais personne n'est à proximité pour voir mes gesticulations et mettre un terme au supplice. Le laminoir, irrémédiablement, est en train de m'absorber.

Distorsion du temps. Tout aurait dû être plié en un clin d'œil... mais alors que la machine s'apprête à me dévorer l'épaule et tout le reste avec, le temps semble s'arrêter, l'obscurité s'éclaircir et la chaleur s'atténuer. Mon esprit se détache de ce corps meurtri et est baigné de sensations reconfortantes dans lesquelles j'ai envie de me perdre...

Dans un halo lumineux et brumeux à la fois, c'est d'abord mon père que je vois. Sûrement parce qu'il sera dans quelques secondes la prochaine personne, la prochaine âme, que je m'attends à retrouver. Lui qui nous a quittés il y a déjà cinq ans, emporté avant moi par la Vallée. Ce que la région lui avait donné des années auparavant, elle a bien su le reprendre.

Cancer du poumon. Expéditif. Cette maladie dont on avait tout juste entendu parler, on a malheureusement bien vite appris à la connaître et à en mesurer les conséquences. Le crabe a pourri nos nuits au fil de ses quintes de toux, entaché notre quotidien par ses crises de détresse respiratoire et malheureusement bien vite endeuillé notre famille, le quartier, nos amis et ses collègues. Pour ne rien arranger et rendre les choses encore un peu moins supportables, pas moyen de le faire décrocher de sa blague à tabac. Ce n'est que pendant les derniers jours, à l'hôpital, qu'on avait pu lui arracher cette saleté de boîte métallique, quand les tuyaux en plastique transparent prirent définitivement la place des brins de tabac roulés.

Terre d'accueil, d'intégration et de travail surtout, c'est cette Lorraine ouvrière qui lui avait ouvert les bras en 1946. Il y avait à cette époque un véritable appel d'air dans la région qui avait besoin d'une main d'œuvre abondante et bon marché pour faire tourner à plein régime des usines dopées par les dollars du Plan Marshall. Si des fratries entières s'étaient exilées, lui, c'est bien seul qu'il était parti. Il n'avait pas dû être facile de quitter sa Calabre agricole pour s'enraciner ici profondément, dans le pays des mines et de la sidérurgie. Terminés la chaleur, le soleil et la famille, tous parfois trop accablants. La misère aussi. Il avait passé les dernières années de guerre à bord des navires du Duce à défendre

les ports italiens et le retour dans le village familial ne s'était pas passé comme prévu. Alors, après avoir subi les tiraillements des nations d'Europe, il n'était pas question d'avoir à gérer ceux de la famille, restée ici et entre-déchirée pour de dérisoires droits de propriété ou de quote-part d'héritage. Certains cousins avaient fait le choix des États-Unis ; il avait, pour sa part, décidé de ne pas reprendre la mer et de rester sur le vieux continent. Je me dis que notre vie aurait été bien différente s'il avait décidé d'embarquer avec eux.

Des heures, des jours de voyage plus tard et une orientation vers les secteurs qui avaient le plus besoin d'hommes l'amènèrent à destination, dans la Vallée des Anges. Cataforio, province de Reggio de Calabre – Hayange, département de la Moselle : mille neuf cents kilomètres, deux frontières à franchir. Un autre monde, une nouvelle vie. L'intégration n'a pas été simple mais elle a pu être gagnée à la force des coups de pelle nécessaires à la vidange des wagons de coke et à l'alimentation des gueules rougeoyantes et affamées des hauts-fourneaux qui ponctuaient le paysage. Heureusement, mon père était une force de la nature : il fallait les tenir ces postes rallongés de douze, parfois quatorze heures. Sans parler des extras après l'usine pour livrer le charbon dans le quartier. Chez les Cruscitti. Chez les Gigliotti. Chez les Battaglia. Les D'Ambrosio, Bianchi, Grosso et Vincentini. Une véritable Little-Italy logée dans les baraquements d'anciens prisonniers russes, pris et déportés lors de la 1ère Guerre par les Allemands sur cette terre annexée. Un véritable imbroglio culturel !

Après de longs mois de travail de forçat et de vie sans fantaisie vint, à l'été 1948, l'heure du retour au pays pour quelques semaines, pour se ressourcer et prendre des nouvelles des personnes qui étaient restées fidèles à leur terre natale. Pour distribuer un peu de ce qui avait été gagné et économisé aussi. Rien n'avait changé : la vie avait continué son cours, sans ceux qui avaient décidé d'aller vivre la leur ailleurs. Mais pour lui maintenant, ici était devenu ailleurs... il prit conscience que son futur, il allait falloir le construire en France.

Et comme la vie était finalement plutôt bien faite, ce fut cet été qu'il fit la connaissance de celle qui allait devenir sa mère quelques mois plus tard. Ils se rencontrèrent à la sortie de l'église San-Giuseppe à Reggio, alors que ni l'un ni l'autre n'étaient particulièrement croyants. Leur force fut de croire en ce coup de foudre qui fit promettre à sa mère de rejoindre cet homme quasi inconnu dès qu'elle le pourrait. C'est ce qu'elle fit, à l'aube de l'hiver 49, après avoir vécu leur relation à distance pendant plusieurs mois. Leur union fut scellée dans cette même église un an exactement après leur rencontre. Comme lui trois ans auparavant, elle laissa tout derrière elle : parents, frères et sœurs, amis et prétendants, son métier de couturière et sa langue maternelle.

Dès son arrivée en terre lorraine, dans ce pays qui allait devenir le sien et celui de ses enfants, elle découvrit pour la toute première fois la neige. Un manteau blanc et lumineux qui contrastait fort avec le noir des tas de charbon et de minerai de fer qu'elle avait pu observer le long des voies ferroviaires qui la menaient en gare de Thionville. Découverte de la cité ouvrière, triste décor en ce mois de novembre ; la baraque en bois constituée d'une seule pièce et qu'ils peinaient à chauffer avec leur poêle à charbon ne correspondait pas à l'idée qu'elle s'était faite de son nouveau logis. Et puis, comment s'intégrer quand on ne travaillait pas et qu'on ne parlait pas la langue du pays d'accueil ? Elle trouva cependant très rapidement ses marques au sein de la communauté italienne qui vivait autour d'eux, au même rythme qu'eux. Les maris payés à faire tourner les usines en trois-huit. Les femmes occupées à faire tourner le foyer, avec toujours cette appréhension qui les tenait au ventre : reviendra-t-il ce soir ? Reviendra-t-il demain matin ? Ou tombera-t-il aussi, comme beaucoup d'autres avant lui, sur le plancher de coulée, sur le réseau ferré ou dans ces laminoirs ?

Les accidents de travail étaient légion mais à lui, il n'arriva rien. Ou en tout état de cause, rien de visible. Car à l'époque on ne parlait pas encore de préservation de l'environnement et ce personnel propulsé sur des installations dangereuses, exposé aux rejets toxiques et autres produits nocifs à sa santé n'était que trop peu protégé. La maladie avait peut-être déjà commencé à prendre racine, ...mais on ne le saura jamais.

En juillet 1950, ils purent ainsi tous deux m'accueillir et à ma suite, mes trois frères en 51, 55 et 60. Ma pauvre mère entourée de ses quatre gaillards..., elle qui s'était jurée de prénommer sa première fille « Lorena », en hommage et remerciement à cette région Lorraine qui leur avait permis de construire leur vie commune, sans pour autant renier leurs origines italiennes.

Nos jeunesse, adolescence et vie de jeunes adultes furent heureuses pour mes frères et moi. Mes parents avaient toujours mis un point d'honneur à ce que nous réussissions notre intégration, se forçant par exemple à bannir la langue italienne de notre maison (même si celle-ci revenait instantanément entre eux, quand nous étions couchés). En France, on parlait français ! Pour autant, notre quotidien était émaillé d'images d'Epinal teintées de couleurs latines. Les tables élargies aux amis et recouvertes de l'épaisse nappe en coton rayée verte et blanche qui se teintait rapidement du rouge de la sauce tomate agrémentant la plupart des plats que cuisinait ma mère. Les pâtes servies à la louche, généreusement. Les après-midi enfumées, toutes générations confondues, autour de parties de scoppa ou de briscola..., c'est à qui compterait le mieux les cartes..., ou à qui tricherait le plus discrètement. C'était aussi l'œil

au beurre noir qu'on ramenait à la maison après une virée qui avait dégénéré après qu'un « Sale rital ! » ait été lancé par d'autres jeunes qui s'estimaient plus chez eux que nous.

Chacun de nous excella dans la voie qu'il s'était choisie, mon plus jeune frère en particulier. Il poursuivait un doctorat de chimie et à ses heures perdues avait eu le privilège de partager le terrain de foot avec un autre fils d'immigré italien, originaire de Joeuf et promis à une carrière internationale. Pour moi ce fut l'apprentissage, un brevet d'électricien et, à l'issue de mon cursus, l'embauche dans cette usine qui faisait vivre notre famille depuis plus de vingt ans déjà. L'ascension sociale était en marche : mon père avait commencé tout en bas de l'échelle à manier la pelle et, à tout juste dix-huit ans, je prenais un poste beaucoup plus confortable et aussi bien rémunéré que le sien, lui qui trimait depuis tant d'années. Qui sait, le jour où moi aussi j'aurai un fils et si l'usine n'aura pas été transformée en musée, sera-t-il, peut-être, chef de service ou pourquoi pas directeur ?

Un fils..., aurai-je un fils ? Je crains malheureusement de ne jamais le savoir. Quand j'aurai été avalé, digéré puis recraché, il faudra que quelqu'un se dévoue pour aller trouver ma mère et lui annoncer que son aîné était parti rejoindre son père parce qu'il avait commis l'imprudence de laisser traîner sa main trop près d'une machine furieuse en mouvement. Que quelqu'un se dévoue pour aller trouver Irène, mon Irène, ma femme depuis deux ans. Mon Irène qui est sur le point de donner naissance à notre premier enfant. Que quelqu'un lui explique comment elle le mettra au monde seule, comment elle l'élèvera seule, comment elle vieillira seule. Que quelqu'un lui explique que, non, il n'est pas possible de voir le corps, parce qu'il n'y a plus de corps à proprement parler. Mon Irène, auras-tu un fils, toi aussi, ou auras-tu réussi à casser la tradition familiale de n'enfanter que des mâles ? On nous avait annoncé l'arrivée du bébé pour le 21 juin. C'était forcément un bon présage : quel meilleur signe que de naître le jour le plus long de l'année, le premier jour de l'été ? Mais aujourd'hui nous sommes le 20 juin 1980, mon père aurait eu soixante ans, j'aurais dû fêter mes trente ans dans quelques jours et on aurait dû se préparer à célébrer la naissance du premier petit-enfant de mon père et de ma mère.

Dans un dernier soubresaut, je tente un ultime effort pour me désincarcérer mais que faire contre une puissance de milliers de kilowatts et une pression de plusieurs tonnes ?

Rien...

L'environnement se teinte alors subitement de rouge, puis de carmin, puis de noir. La mort est imminente.

Lorraine..., ma Lorraine, quel lourd tribut nous fais-tu à nouveau payer ? Adieu, Lorraine...

Je lâche définitivement prise et c'est le néant.

- Papa... ?

Le calme et une brume lumineuse presque trop violente m'entourent. Une odeur aseptisée incommode mes narines. Je me sens serein et désorienté à la fois.

- Papa..., houhou..., Papa ??

Je cherche mon père du regard mais je ne parviens pas à émerger de ma léthargie. Je peine à ouvrir les yeux, ma bouche est pâteuse, mon corps est courbaturé. Je me sens lourd. Ailleurs. Je ne parviens pas à retrouver son visage.

- Papa..., réveille-toi ! Dis, tu es avec nous ?

Je ressens une lente secousse le long de mon bras. Mon bras gauche bien sûr puisque mon bras droit n'existe plus. Une main tiède me presse légèrement l'épaule. Il me faut encore quelques secondes pour me reconnecter au réel. Je détaille le décor autour de moi et comprends que la lumière aveuglante provient de néons qui se reflètent sur des murs blancs. Et que la voix qui appelle son père n'est pas la mienne..., mais celle de mon fils.

Mon fils de quarante ans. Ce fils que je n'aurais pas dû connaître. Ce fils qui aurait dû être orphelin de père si à l'ultime moment, mon contre-maître, inquiet de ne pas me voir rejoindre le reste de l'équipe, ne m'avait trouvé quasi englouti par le laminoir. Il avait bondi sur le bouton d'arrêt d'urgence, stoppant immédiatement la folle rotation des cylindres et par là même mon entraînement vers la mort. Alors certes, je n'avais pas pu accompagner Irène qui donna naissance à notre fils comme prévu le lendemain de ce terrible accident. Je n'avais pas non plus pu l'épauler les premiers mois, trop occupé que j'étais à tenter de sortir du coma dans lequel j'étais plongé et à survivre aux multiples opérations qui devaient me rendre un corps viable. Mais j'étais un battant, comme mon père. Et j'avais décidé qu'il était bien trop tôt pour le rejoindre.

Alors nous voici ici, aujourd'hui, en ce mois de juillet 2020 caniculaire. Irène et moi, dans la salle d'attente de cet hôpital. Arrivés en trombe suite à l'appel de notre fils qui nous annonçait en pleine nuit qu'était venu notre tour de devenir grands-parents, que le travail avait commencé. Le travail tout comme notre attente durèrent et je m'assoupis sur mon siège inconfortable, essayant de caler comme je pouvais ce corps et cette prothèse qui me permettait de vivre presque normalement. Le cauchemar n'avait pas mis longtemps

à revenir me hanter. Comme souvent. Me renvoyant dans l'épisode le plus douloureux de ma vie.

- Allez papa, il va falloir que tu émerges ! Quelqu'un souhaite faire votre connaissance. Venez, suivez-moi.

Nous suivîmes notre fils à travers les couloirs immaculés jusqu'à la chambre dans laquelle nous attendait notre belle-fille. Notre belle-fille et un nourrisson.

- N'ayez pas peur. Approchez. Tiens maman, prends Bébé et porte-le dans le bras de papa.

Irène s'approcha du couffin transparent dans lequel dormait Bébé, tout emmailloté de rose. Elle le prit délicatement, me l'amena et le blottit dans mon bras valide. De grandes billes d'un bleu intense s'ouvrirent doucement et me fixèrent. Mon fils reprit solennellement.

Je suis Hélène Vilasi, quarante ans, maman de deux filles de treize et dix ans et lorraine de cœur. Je suis née à Thionville d'une mère meusienne et d'un père d'origine italienne. En 1998, j'ai momentanément quitté la région pour suivre des études en école de commerce, d'abord à Reims puis à Breda aux Pays-Bas. De retour dans la région avec mon double-diplôme en poche en 2002, j'ai perpétué la tradition familiale en étant embauchée dans le secteur sidérurgique à Florange, où je travaille encore aujourd'hui : nous en sommes à la troisième génération de métallos !

J'habite à Pommérieux, village situé au sud de Metz, où je partage mon temps libre entre famille et amis, lecture et musique (je m'essaie à la guitare et j'étais grande adepte de concerts... vivement que cela soit de nouveau rendu possible). Je suis une très grande lectrice mais je débute dans l'écriture : Adieu Lorraine est le second texte que j'écris et le Prix Moselly est le premier concours auquel je participe. C'est la raison pour laquelle j'ai eu du mal à croire au coup de fil de Mme Florentin (Secrétaire du Prix Moselly) : cette annonce était pour moi aussi incroyable qu'inespérée.

C'est d'une seule phrase de mon collègue, Christian Marchionni, que tout est parti : nous avions l'habitude d'échanger sur nos lectures et je me suis jetée à l'eau au printemps 2020 en lui faisant lire

- Bébé, je te présente tes grands-parents. Papa, maman, voici votre petite-fille. Elle se prénomme Lorena.

Je fus submergé par un flot d'émotions, mes yeux devinrent humides et je ne pus retenir la larme qui perla le long de mon visage. Quel bonheur cet enfant ! Quel bonheur de voir le souhait de ma mère se réaliser, deux générations plus tard ! Quel hommage envers la région qui avait permis à notre famille d'exister et de grandir !

À ce moment, toutes les souffrances du passé s'envolèrent ; ne comptaient plus que l'avenir et ce petit bout-de-chou qui ferait notre joie. Alors, le cœur serré, j'adressai à ma petite-fille mes premiers mots, tout simples :

- Bonjour, Lorena...

Hélène VILASI

un texte que j'avais rédigé quelques années plus tôt sur mon expérience néerlandaise et l'entrée dans la vie d'adulte. Il m'a encouragée à « récidiver » et à participer à un concours. Quel excellent conseil !

.../...



Je suis plutôt fière de ce texte qui m'a été inspiré par l'histoire de mes grands-parents paternels. Adieu Lorraine c'est le récit de l'immigration italienne en Lorraine, du déracinement, de la rudesse de la vie dans l'industrie sidérurgique de l'époque mais aussi de l'intégration et de l'espoir d'une vie meilleure pour ses enfants.

J'ai puisé dans les témoignages de mon père (mes grands-parents n'étant malheureusement plus là pour raconter) mes souvenirs d'enfance et mon expérience professionnelle actuelle pour rédiger cette nouvelle : coucher tout cela sur papier est pour moi une façon de ne jamais oublier cet héritage familial et d'en laisser une trace pour mes filles.

Pour les besoins du récit, je me suis tout de même amusée à insérer cette histoire vraie dans un contexte romancé qui, j'espère, aura su tenir le lecteur en haleine jusqu'à la dernière ligne.



Laminoir à Ebange à l'époque de mon grand-père



Mon grand-père dans son costume de la Marine italienne

Mariage de mes grands-parents



	réinventons / notre métier	Assurance Placement Banque*
		03 83 43 10 42 / fax 03 83 63 01 32
ASSURANCES	Jean Louis Klein	18, rue Gambetta / 54200 TOUL
Agent Général	Mail : agence.klein@axa.fr - www.axa.fr/klein.toul	<small>*Intermédiaire en opérations de banque</small>